

⇒ **Balthazar Lovay, Marianne Schweizer et Jehane Zouyene (dir.)**
*Whore Power. Travailler, Lutter, Diffuser – Archives militantes du Centre
Grisélidis Réal de documentation internationale sur la prostitution*
Genève, Les presses du réel, 2022, 248 p.

Whore Power, que l'on pourrait traduire par « La puissance des putes », est un ouvrage collectif qui parcourt cinquante ans d'histoire de luttes pour les droits des travailleur·euse·x·s du sexe (TdS). Il s'appuie sur le fonds d'archives du Centre Grisélidis Réal de documentation internationale sur la prostitution (CGR), constitué de plus de 17 000 documents, rigoureusement, fiévreusement, passionnément et inlassablement collectés par Grisélidis Réal et l'association Aspasia depuis 1975. De là, les personnes ayant collaboré à l'ouvrage tissent un récit qui nous parle autant de l'œuvre et de la vie de Grisélidis Réal que de l'incroyable richesse de ce fonds d'archives, unique en son genre.

Avant de rentrer dans les détails de ce livre, il faut revenir sur le parcours de Grisélidis Réal, qui traverse tout l'ouvrage¹. Née en 1929 à Lausanne dans une famille lettrée, elle reçoit une éducation bourgeoise et stricte contre laquelle elle se révoltera. Après avoir suivi des études d'arts décoratifs, elle se marie à 20 ans et donne naissance à un fils. Elle se sépare rapidement de son époux et a un deuxième enfant avec un autre homme. Elle tente néanmoins de sauver son mariage en ayant un autre enfant avec son mari, mais le couple divorce malgré tout². Elle commence à se prostituer par nécessité alors qu'elle se trouve en Allemagne avec un amant schizophrène et violent, accompagnée de deux de ses enfants. Ce séjour se conclut par un passage en prison pour avoir vendu de la marijuana à des soldats américains, et c'est là-bas qu'elle commence à peindre et à écrire. De retour à Genève, elle obtient une bourse lui permettant de se consacrer à son premier ouvrage, *Le noir est une couleur* (1974). Abandonnant pour un temps la prostitution, elle est forcée d'y revenir par manque de moyens, mais c'est en participant à la Révolution des prostituées, déclenchée à Paris en 1975, que Grisélidis Réal va entrer dans une lutte qu'elle ne quittera plus jamais : « le refus absolu de toute injustice » et, au cœur de cette quête, la reconnaissance des droits des personnes prostituées. De là, elle reprend la prostitution comme un acte militant, pour être du côté des personnes concernées, et parce que, selon elle, « de l'argent, du temps, de la liberté, c'est là [dans ce métier] qu'on en trouve le plus ». En tout, Grisélidis Réal a exercé la prostitution pendant trente ans – elle cesse de travailler en 1995 – mais elle revendiquera cette activité jusqu'à sa disparition et au-delà, comme en témoigne sa pierre tombale, sur laquelle figure l'épithète « Écrivain, peintre, prostituée ». En 1982, elle participe au lancement de l'association Aspasia, dont le but est de défendre les droits des TdS, de les accompagner et de les rendre visibles. En son sein se réunissent des acteur·trice·x·s de différents horizons, non seulement des TdS, mais également leurs allié·e·x·s. Grisélidis Réal décède en 2005 et lègue un fonds d'archives qu'elle a constitué pendant plus de 30 ans et qui réunit des correspondances, des coupures de presse dans de multiples langues, des échanges de courriers entre elle ou Aspasia et d'autres centres d'aide aux TdS à travers le monde, des documents officiels, juridiques, administratifs, des brochures produites par des lieux de défense ou d'accompagnement des TdS, ainsi que des dépliants pour des événements culturels (spectacles de théâtre, projections) touchant de près ou de loin

¹ Il est plus particulièrement développé dans les contributions de Jehane Zouyene (p. 30-31) et de Carol Leigh (p. 107).

² Comme Grisélidis le souligne, elle a été élevée dans la croyance que « le meilleur chemin, c'était de se marier, faire des gosses et être heureuse », mais elle a vite remarqué que « c'est pas évident d'être heureuse si vous vous mariez et que vous faites des gosses ». Et Grisélidis Réal a cherché son bonheur ailleurs, envers et contre tout. Toutes les citations sont tirées d'un entretien avec Grisélidis Réal de 2002 pour la Radio Télévision Suisse : www.rts.ch/play/tv/les-grands-entretiens/video/griselidis-real?urn=urn:rts:video:3461942 (5 juillet 2024).

au travail du sexe³. L'écriture de Grisélidis Réal est omniprésente dans ces archives, que ce soit à travers ses correspondances ou dans les *post-it* accolés ici et là avec des mentions telles que « traduire », « urgent, urgent, urgent! », « à photocopier », « classer de toute urgence », témoignant de la ferveur avec laquelle elle s'est mise à la tâche durant toutes ces années et de sa « dévotion à la cause des TdS » (p. 93). Onze auteur·e·x·s ont plongé dans cette accumulation de savoirs, retraçant une lutte internationale pour les droits et la dignité des TdS, encore peu visible précisément en raison d'un manque d'archives pour la documenter et en garder la mémoire. La diversité des contributions constitue une richesse indéniable de l'ouvrage puisque les auteur·e·x·s se trouvent aussi bien en recherche universitaire, dans le travail du sexe, le monde de l'art ou la sphère militante. Ainsi, chacun·e·x propose une exploration originale du fonds d'archives du CGR. Entrons maintenant plus directement dans le livre.

L'ouvrage s'engage avec une introduction de Jehane Zouyene, historienne de l'art et membre du comité d'Aspasie⁴. Elle revient tout d'abord sur les buts poursuivis par le CGR, ouvert en 2008 : ce centre constitue non seulement un espace de « création, de conservation et de valorisation des savoirs sur le travail sexuel », mais également d'un « outil de militantisme contre la stigmatisation envers les personnes exerçant cette activité » (p. 29). Depuis le début, la prostitution y est défendue comme un travail qui, de ce fait, devrait pouvoir « bénéficier des mêmes droits, protections, cadres, devoirs et spécificités que tout autre métier » (p. 29). Pourtant, force est de constater qu'elle est encore interdite et punie par la loi dans de nombreux pays⁵, ce qui entraîne une grande précarité des TdS. Même là où le travail du sexe est légal, comme en Suisse, les TdS subissent de multiples formes de discrimination et de stigmatisation dues à leur activité. Le CGR permet de sortir les TdS de la réification et de l'essentialisation dont iels font l'objet, perçu·e·x·s par leurs détracteur·rice·x·s comme des victimes qui « vendent leurs corps » alors qu'« on n'achète pas un corps, mais une prestation » (p. 35). Au contraire de cette image, le CGR, qui constitue l'un des rares espaces consacrés à la documentation du travail sexuel qui ne soit pas abolitionniste⁶, offre « des représentations multiples de

³ Ce sont aussi les objets intimes de Grisélidis Réal que nous découvrons, comme sa fameuse photocopieuse, fidèle associée (p. 99), son fouet (p. 58) et ses bijoux (p. 56), ou encore le panier de ses chihuahuas (p. 97).

⁴ Jehane Zouyene a largement contribué à valoriser le travail de peintre de Grisélidis Réal, en écrivant notamment un premier livre sur son œuvre, puis en organisant une exposition monographique de son travail. Voir Zouyene (2016).

⁵ Voir la carte sur les législations actuelles du travail sexuel dans le monde : nswp.org/sex-work-laws-map.

⁶ Deux autres lieux du même ordre sont à mentionner : l'International Sex Worker Foundation for Art, Culture and Education, fondée en 1997 par Norma Jean Almodovar en Californie, et Objects of Desire, créé par un collectif de TdS en 2016 au Royaume-Uni.

la profession » (p. 29) et révèle la « diversité des parcours et des mobilités des personnes qui font ce métier » (p. 29⁷).

Ce sont ensuite les archivistes, Marion Destraz et Séverine Gaudard – mandatées en 2018 par Aspasia pour inventorier les archives militantes du CGR – qui nous proposent « un portrait de la documentaliste en révolutionnaire » (p. 74). Leur contribution met en lumière le travail « titanesque », « colossal », « vertigineux »⁸ fourni par Grisélidis Réal pour construire la mémoire d'une minorité et développer ainsi les traces de l'histoire d'une lutte qui ne pourra désormais plus sombrer dans l'oubli. Les autrices insistent sur la nécessité de l'existence de ce centre : les demandes arrivent de partout pour accéder aux « documents révolutionnaires », notamment celles d'étudiant·e·x·s qui n'ont pas d'autres lieux que l'appartement de Grisélidis Réal, et désormais le CGR, pour accéder à l'histoire de la lutte des TdS⁹. Comme le rappellent Renaud Chantraine, anthropologue, et Yagos Koliopanos, sociologue, Grisélidis Réal avait à cœur d'engager de réelles collaborations avec des actrice·x·s universitaires pour faire émerger des savoirs et ne plus laisser les seul·e·s « Monsieur » et « Madame Prostitution » s'exprimer (p. 89). Au contraire, elle « se battait pour que la voix des TdS et des parias en général soit la moins étouffée possible par les voix de ceux qui n'ont jamais vécu la stigmatisation que subissent quotidiennement les TdS » (p. 89). Grisélidis Réal assurait indéniablement un « encadrement discursif » (p. 90) sur la prostitution en commençant par la revendication perpétuelle de son activité, employant tous les mots à sa disposition pour le faire : pute, catin, prostituée, courtisane, péripatéticienne. Carole Leigh le formule ainsi : « Grisélidis s'est engagée dans cette bataille avec la poésie pour lame » (p. 108).

Cette écrivaine, performeuse, vidéaste et défenseuse des droits des TdS, première à avoir introduit le terme *sex work*, rend hommage aux « héroïnes », « prophétesses » et « pionnières internationales » de la lutte des TdS et revient humblement sur cette expression qui l'a rendue célèbre en l'attribuant à ces prédécesseuses. En particulier à Grisélidis Réal, qui « a émergé à l'avant-garde de [la] vague féministe prosex, en se forgeant une identité de Catin révolutionnaire » (p. 106) et a contribué, avec d'autres, à l'émergence du « concept de pute politique » au début des années 1970. Alors que « pratiquer le travail du sexe, c'est faire l'expérience du déclassement institutionnalisé » (p. 105), Grisélidis Réal a tenu à en

⁷ Dans cette même optique, voir l'excellent balado « La politique des putes » dans Intime et Politique : nouvellesecoutes.fr/podcast/la-politique-des-putes/.

⁸ « C'est uniquement au vu et au toucher de cette archive impressionnante que l'on prend la mesure de l'ampleur de ce travail, de cet acharnement, de cette dévotion, ironiquement presque calviniste, à la cause des TdS », nous disent aussi Renaud Chantraine et Yagos Koliopanos (p. 93).

⁹ « Est-ce normal, dites-moi, qu'une vieille Pute des Pâquis doive fournir en matériel sociologique les étudiantes de toutes les écoles, instituts et université de Suisse romande, matériel *qu'elle a payé de son Cul?* » (Grisélidis Réal 2023 : 76).

faire son identité première et à défendre cette position partout où elle passait, partout où elle avait la parole en affirmant que « se prostituer est un acte révolutionnaire » (p. 105) et « un art, un humanisme, une science ». Revendiquer le titre de prostituée est « un acte de témérité, de défi, de passion et d'inspiration » (p. 106), et témoigne aussi d'une position sociale soulignée par Leigh : l'existence de Grisélidis Réal se situait à la « croisée des privilèges (origines bourgeoises) et de l'oppression », et leur « rencontre produit une explosion » (p. 107). Grisélidis Réal a effectivement fait implorer nombre de représentations sur les TdS à travers ses activités militantes et son travail artistique majeur, ses peintures et son œuvre littéraire. Certaines de ses postures peuvent apparaître problématiques, comme celle de la « putain au grand cœur » ou celle de sa « franchise raciale¹⁰ ». L'héritage de Grisélidis Réal n'est peut-être pas, nous dit Leigh, « à proprement parler dans la droite lignée de la libération suprême » (p. 111), mais quel héritage pourrait se réclamer d'une telle vertu? S'il a besoin d'être relu et étudié à l'aune des nouveaux savoirs féministes et décoloniaux, il doit absolument être transmis pour que naissent d'autres héroïnes et idoles pour les TdS du monde entier.

Trois autres contributions, respectivement celle de Brigitte Hürlimann, journaliste et juriste, de Milena Jakšić, sociologue, et de Thierry Schaffauser, travailleur du sexe, plongent plus directement dans l'analyse du fonds d'archives du CGR. La première nous convie à une table ronde imaginaire présidée par Grisélidis Réal elle-même autour de laquelle sont rassemblées des personnalités politiques française et suisse, la cheffe d'un réseau de *call girls* et une TdS suisse afin de faire le point. Hürlimann s'appuie sur les archives pour faire parler ses protagonistes. De cette manière, elle fait un détour par l'histoire et nous dit ce qu'il en est aujourd'hui. Comme elle le souligne tristement en s'adressant à Grisélidis Réal, « il n'y a pas grand-chose de positif à signaler » (p. 129). Raison pour laquelle il est d'autant plus urgent de faire vivre l'œuvre de Grisélidis Réal et de ne pas la laisser « sombrer dans l'oubli » (p. 129). Jakšić revient sur la couverture médiatique d'un procès italo-grenoblois en 1980, où cinq femmes, constituées en partie civile, attaquent leurs anciens proxénètes. Elles sont dépeintes alors comme des « proies sans défense aux mains des proxénètes » (p. 150). Ce procès met en lumière des conditions de travail passées sous silence et une pratique, la prostitution, construite médiatiquement comme une « menace à l'ordre public » et un « problème social à maîtriser » (p. 150). Il révèle les défis qui attendent le mouvement en plein essor pour les droits et la dignité des TdS. L'affaire de Grenoble montre que la capacité d'action des femmes est évincée et qu'elles sont réduites à des victimes, car la prostitution n'est pas considérée comme un travail. Cette lutte, entamée en 1975 avec l'occupation des églises à Paris, est en cours, mais elle est souterraine et passe inaperçue, même pour les TdS elleux-mêmes comme nous l'indique Schaffauser à la découverte du fonds

¹⁰ Particulièrement remarquable dans son premier roman, qui témoigne d'une exotisation des personnes noires s'appuyant sur des fantasmes coloniaux.

d'archives du CGR : « en quelques instants, j'ai découvert comme un mensonge, auquel j'ai cru pendant presque vingt ans, à savoir qu'après 1975 et l'occupation des églises, il ne s'était rien passé » (p. 173).

Enfin, les deux dernières contributions montrent en quoi le CGR est une ressource active, vivante et puissante pour la lutte d'aujourd'hui, et proposent des regards plus personnels du fonds d'archives. Olga Rozenblum, productrice, programmatrice et enseignante en école d'art, réfléchit à la manière de faire exister l'histoire des TdS et révèle à quel point les lieux et les documents sont des éléments matériels indispensables. Si la figure de Grisélidis Réal est effectivement centrale au CGR, elle a néanmoins fait en sorte que cet espace puisse continuer à exister au-delà de sa personne : d'une part, en y laissant les milliers de traces qui documentent la lutte et aident à en organiser la suite et, d'autre part, en léguant un lieu, le CGR, qui agit comme « dispositif » (p. 222), où la suite de l'histoire peut s'écrire, comme en témoignent les activités actuelles qui y ont cours¹¹. La dernière contribution, de Zoé Blanc-Scuderi, sexologue, et de Yumie Volupté, TdS, rend un dernier hommage à Grisélidis Réal en tant que modèle et inspiration majeure pour les TdS, notamment pour penser leur travail et « combler un besoin de sens, d'amour et de poésie » (p. 240). Plus encore, le CGR offre un espace où « écrire sa lignée », « écrire notre histoire, pour que l'histoire ne nous efface plus », « faire converger notre parole, nos expériences, nos vies, nos réflexions » (p. 241) et faire respecter le mot d'ordre de Grisélidis Réal : « nous ne nous tairons plus! ».

L'un des principaux objectifs de Grisélidis Real, à travers ses écrits et ses actions, était d'encourager « l'inscription des TdS dans des espaces institutionnels » (p. 90). Force est de constater que ce but a été atteint avec l'institutionnalisation du CGR et ce fonds d'archives, désormais accessible. Source indispensable de savoir sur les luttes des TdS, il permet de transmettre un « modèle majeur de résistance » (p. 183) et fait socle pour continuer à construire, brique après brique, le « grand édifice des femmes puissantes et libres » jusqu'au jour « où nul n'osera plus jamais cracher à la face des Putains » (p. 242).

LAURE SIZAIRE

Université libre de Bruxelles

RÉFÉRENCES

RÉAL, Grisélidis

2023 *La passe imaginaire*. Paris, Gallimard [1^{re} éd. : 1992].

¹¹ Par exemple, les ateliers de langue et d'écriture organisés par Eva-Luna Cruz appliqués au travail du sexe et à la conversation avec les client·e·x·s : « on [y] apprend la langue à travers le prisme du consentement et de l'autodéfense » (p. 219), mais les contenus à partir desquels se déploie cette langue sont apportés par les personnes concernées.

ZOUYENE, Jehane

2016 *Grisélidis Réal peintre*. Lausanne, Éditions Humus.